

Maladies pulmonaires et autres pathologies dans l'œuvre de François Mauriac et Pierre Benoit *

*Lung diseases and miscellaneous pathologies in the
novels of François Mauriac and Pierre Benoit*

par François DERQUENNE **

Introduction

Deux romanciers contemporains du XX^{ème} siècle, nés à un an d'écart, originaires des Landes par leur ascendance grand-maternelle, ont eu à cœur de situer l'action d'une partie de leurs romans dans cette région du Sud-Ouest : François Mauriac (1885-1970) et Pierre Benoit (1886-1962), tous deux élus à l'Académie française, en 1933 et 1931 respectivement. Au-delà du silence et de la chaleur torride de "ce désert de sable peuplé de pins", comme le désignait François Mauriac, et de la désertification humaine conduisant à l'isolement, l'un et l'autre ont fait vivre, souffrir et mourir des personnages parfois atteints de maladies graves prises en charge par les moyens thérapeutiques de l'époque, avec le risque d'intoxications médicamenteuses : tuberculose ou phtisie, pleurésie, fièvre puerpérale, fièvre typhoïde, insuffisance cardiaque, angine de poitrine. Autant la maladie - principalement la tuberculose - est omniprésente en filigrane dans la plupart des romans de Mauriac (*Thérèse Desqueyroux*, *Le Baiser au lépreux*, *Le Nœud de vipères*, *Génitrix*, pour ne citer que ceux référencés dans cette publication), autant elle n'apparaît que dans trois romans landais de Pierre Benoit, *Mademoiselle de la Ferté* (1923), *L'Île verte* (1932) et *L'Oiseau des ruines* (1947). L'action des romans de Mauriac est, le plus souvent, contemporaine de leur écriture : elle se déroule durant le premier quart du XX^{ème} siècle alors que le *Mademoiselle de la Ferté* s'écoule de 1887 à 1910 et *L'Oiseau des ruines* juste avant la guerre de 1914. Pendant la période courant de 1887, année des premiers symptômes tuberculeux de l'héroïne du roman de Pierre Benoit, jusqu'aux années quarante, le diagnostic et le traitement de la tuberculose n'ont pas subi de progrès spectaculaires.

Si Mauriac a situé l'action d'une trentaine de ses romans dans les Landes ou dans le Bordelais, Pierre Benoit a exceptionnellement choisi cette région pour en faire leur

* Séance de mai 2016.

** 77, Boulevard de la reine, 78000 Versailles.



Fig. 1 : Pierre Benoit en habit d'académicien.



Fig. 2 : François Mauriac dans le parc du Chalet de Johanet, Saint-Symphorien, Landes.

cadre : parmi sa cinquantaine de romans, quatre font précisément référence aux Landes. Ainsi, *Mademoiselle de la Ferté* se déroule dans la région sud des Landes, la Chalosse, proche du Béarn dont les paysages ne ressemblent plus au nord du département ; *L'Oiseau des ruines* a pour cadre les Landes maritimes, le pays de Born, aux environs de Mimizan ; l'action de *Fabrice* (1936) se situe à Bergonce, entre Mont-de-Marsan et Marmande ; *L'Île verte* est localisée dans la Gironde.

Sur une toile de fond mêlant pins et maladies, les deux romanciers ont bâti l'intrigue de leur œuvre landaise, peignant l'évolution de la maladie tuberculeuse et ses traitements, nourrissant leurs sources documentaires à partir des connaissances médicales de l'époque. Certainement plus intéressé par la médecine que Pierre Benoit, François Mauriac a utilisé le caractère dramatique d'autres pathologies graves pour accentuer la couleur sombre de ses romans landais : parturiente et fièvre puerpérale dans *Génitrix*, petite enfance et fièvre typhoïde, âge vieillissant et pathologie cardiaque dans *Le Nœud de vipères*. Enfin, les deux auteurs ont décrit la mort avec pudeur, prenant parfois l'image de pins se consumant jusqu'à l'état de cendres.

Landes, pins et maladie, toile de fond des romans

Landes et pins

Dans l'œuvre de Mauriac et de Benoit, les Landes et les pins composent la toile de fond du décor de leurs romans landais mais leur écriture est différente.

Les Landes ont toujours été présentes dans la vie de François Mauriac : l'écrivain n'était pas un grand voyageur, vraisemblablement angoissé par les longs trajets et les moyens de locomotion modernes. A-t-il seulement un jour circulé en avion ou en bateau ? Fidèle à un calendrier immuable, il a passé sa vie entre les Landes, sa région paternelle, dans ses propriétés de Saint-Symphorien et de Malagar, et son appartement parisien, avant de vivre ses dernières années dans son domaine de Vémars dans le Val d'Oise. De sa terrasse de Malagar, il avait pleine vue sur la forêt des Landes et sur les quelque milliers d'hectares de pins hérités de sa famille grand-maternelle, les Martin, dans la région de Saint-Symphorien. Là, le chalet familial de style arcachonnais, Johanet, a abrité toutes ses vacances d'enfance.

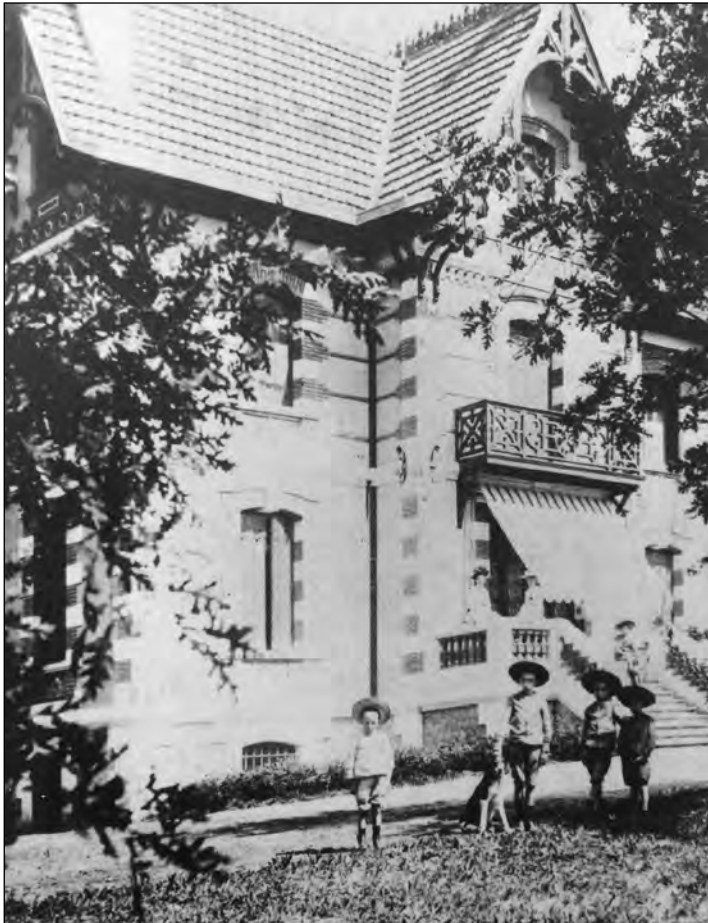


Fig. 3 : Les enfants Mauriac dans le parc du Chalet de Johanet, Saint-Symphorien, Landes.

Dès sa petite enfance, Mauriac a baigné dans l'ambiance sylvestre. Dans son œuvre, la culture des pins et les incendies de forêt, hantise des grands propriétaires, reviennent comme un leitmotiv. Les pins sont comme des personnages, des spectres de tragédie qui hantent son œuvre : l'odeur qu'ils exhalent se répand toujours dans une atmosphère dramatique de feu, de sécheresse, de maladie, de passions torrides. Dans les premiers chapitres de *Thérèse Desqueyroux*, Mauriac retranscrit parfaitement les ressentis opposés de Bernard et Thérèse par rapport à leurs propriétés de pins, inquiétude permanente pour l'un, passion paradoxale pour l'autre : "Des semaines se succédèrent sans que tombât une goutte d'eau. Bernard vivait dans la terreur de l'incendie et de nouveau "sentait" son cœur. Cinq cents hectares avaient brûlé du côté de Louchats : "Si le vent avait soufflé du nord, mes pins de Balisac étaient perdus". Thérèse attendait elle ne savait quoi de ce ciel inaltérable. Il ne pleuvrait jamais plus... Un jour, toute la forêt crépiterait alentour, et le bourg même ne serait pas épargné. Pourquoi les villages des Landes ne brûlent-ils jamais ? Elle trouvait injuste que les flammes choisissent toujours les pins, jamais les hommes. En famille, on discutait indéfiniment sur les causes du sinistre : une cigarette jetée ? La malveillance ? Thérèse rêvait qu'une nuit elle se levait, sortait de la maison, gagnait la forêt la plus envahie de brandes, jetait sa cigarette jusqu'à ce qu'une immense fumée ternît le ciel de l'aube. Mais elle chassait cette pensée, ayant l'amour des pins dans le sang : ce n'était pas aux arbres qu'allait sa haine" (7). Mauriac a toujours gardé au fond de lui cette passion et cette préoccupation d'un grand propriétaire landais pour sa forêt de pins. Ses références aux pins ne seront pas reprises ici tant elles sont nombreuses dans son œuvre.

Attardons-nous davantage sur les rares allusions aux pins dans l'œuvre de Pierre Benoit. À l'opposé de Mauriac, il a été un grand voyageur parcourant le monde pour des missions diplomatiques parfois secrètes, dans des pays dont il appréciait la culture exotique. Qu'il ait situé dans les Landes trois de ses romans, *Mademoiselle de la Ferté*, *L'Oiseau des ruines* (1947) et *Fabrice* (1957), est étonnant. Les Landes de *Mademoiselle de la Ferté* ne sont pas celles de *Mademoiselle de Born*, de *Fabrice* et des romans de Mauriac. La géographie mauriacienne se situe en Aquitaine, principalement dans l'entre-deux-mers, alors que le théâtre du roman landais de Benoit, *Mademoiselle de la Ferté*, se déroule dans le sud du département des Landes, la Chalosse. Le pays de Thérèse Desqueyroux est semé de forêts de pins créées de toutes pièces dans les Landes de Gascogne au dix-neuvième siècle alors que *Mademoiselle de la Ferté* demeure en Chalosse, région boisée et vallonnée aux confins du Béarn, sans grande ressemblance avec le pays de Mauriac. Le roman *Mademoiselle de la Ferté* se déroule entre deux maisons perdues : une métairie au milieu de forêts et de marais, La Crouts, nom de la propriété de son ami Émile Despax, mort à la guerre en 1915, et une villa bourgeoise environnée de platanes, la Pelouse, demeure de la grand-mère maternelle de Pierre Benoit à Saint-Paul-lès-Dax. Dans ce décor, les pins sont présents mais dispersés : "Un pin, le seul de toute cette étendue marron et grise, se dressait à quelques pas du sentier, sur un petit tertre. Anne le gagna. Assise à son pied, elle voyait mieux que debout, sur le sentier" (4) ... "Lorsque la forêt de pins faisait place à une éclaircie, on voyait, très loin, vers le sud, les petites Pyrénées bleues et blanches" (4).

Le décor de pins est néanmoins posé dès le début du roman de Pierre Benoit quand il évoque un orage survenu dans la nuit du 10 au 11 octobre 1877, de triste mémoire, en raison du désastre causé sur les pins. C'est en abattant l'un de ces pins que le père de *Mademoiselle de la Ferté* fut mortellement blessé et cette mort dramatique signe le début

du roman : “Les très vieilles gens du pays se souviennent encore d’un orage qui, dans la nuit du 10 au 11 octobre 1877, ravagea la forêt landaise. Le lendemain, quand le jour se leva, du Vieux-Boucau à Mont-de-Marsan, une armée de pins gisaient à terre. Leurs racines géantes hérissaient la lande dans laquelle elles laissaient d’énormes trous” (4). Curieusement, Pierre Benoit n’a pas écrit *Mademoiselle de la Ferté* dans sa maison de Saint-Paul-lès-Dax mais, en partie, en Turquie, à Angora (Ankara), début 1923 : il y attendait un rendez-vous diplomatique secret avec le futur père des Turcs, Mustafa Kemal. Bien que l’action se passe près de Dax, Benoit applique, dans sa description du site landais, toutes les impressions mélancoliques générées par la Turquie qu’il est en train de découvrir : “S’il m’arrive de songer au pays d’Anne de la Ferté, ce n’est point la forêt landaise qui se présente tout d’abord à mon souvenir mais une haute montagne noire, au centre d’une plaine couverte de neige. Une sombre ville incendiée occupe un des versants de cette montagne ténébreuse. Des volées de corbeaux ploient et déploient leurs draperies de deuil au fond d’un ciel d’ocre pâle, où se dresse le fuseau d’un minaret transi... Angora, ce fut dans cette ville inattendue que j’écrivis, au début de 1923, les dernières pages de *Mademoiselle de la Ferté*. La morne désolation des plateaux d’Asie a ajouté à la détresse d’un livre qui n’avait pas besoin pourtant de ce surcroît de félicité” (5). Autant François Mauriac a écrit ses romans landais en respirant l’odeur de ses pins, autant Pierre Benoit a eu besoin, pour dresser sa toile de fond landaise, d’aller chercher des éléments de son décor dans les pays étrangers qu’il a visités.

Maladies

La tuberculose

À l’époque des romans de François Mauriac et de Pierre Benoit, plusieurs formes cliniques de la tuberculose étaient décrites : torpide, éréthique, hémoptoïque. François Mauriac et Pierre Benoit ont su utiliser les caractéristiques cliniques graves de la tuberculose pour décrire les relations nouées entre leurs héros et pour accentuer la connotation tragique de leurs romans. Le drame est intensément présent dans l’œuvre de Mauriac alors que les romans de Pierre Benoit s’articulent autour d’histoires d’amour difficiles mais souvent triomphantes. Cependant, Pierre Benoit ne suit pas cette règle dans *Mademoiselle de la Ferté*, roman dans lequel la tragédie s’impose dès le début de l’histoire : rupture de fiançailles et ruine financière. Sur ce terrain de délabrement, Pierre Benoit construit la longue relation entre une tuberculeuse retirée, à des fins thérapeutiques, dans la propriété familiale des Landes et son ancienne rivale devenue son infirmière bénévole. La déchéance physique liée à l’évolutivité de la maladie, les états d’âme accentués par les épisodes de souffrance, les tentatives thérapeutiques, les consultations des professeurs agrégés occupent la toile de fond du roman jusqu’au décès final. La tuberculose et les Landes sont les pièces-maitresses du roman : sans l’une et l’autre, l’intrigue n’existerait pas.

Dans l’œuvre de Mauriac, la maladie tuberculeuse est presque toujours présente, au contraire du roman de Pierre Benoit. Dans *Thérèse Desqueyroux*, l’auteur décrit l’impossibilité d’un mariage entre la belle-sœur de Thérèse, Anne de la Trave, et le jeune Azévêdo que sa famille cache dans les Landes en raison d’une tuberculose incurable, à peine avouable et décrite à mots cachés. La tuberculose est utilisée par les deux écrivains selon l’orientation qu’ils souhaitent donner aux relations entre leurs personnages. Alors que dans *Mademoiselle de la Ferté*, la tuberculose évolutive de Galswinthe sert favorablement la construction d’un lien amical, affectif, presque amoureux entre les deux

femmes, celle du petit Azévêdo est le motif de la rupture sentimentale imposée par la famille d'Anne : d'un côté, la tuberculose sert le rapprochement de deux êtres, de l'autre, la rupture. Dans les deux œuvres, la description de la pathologie et des traitements est supportée par une documentation scientifique : le beau-frère et le frère de Mauriac étaient l'un médecin, l'autre professeur de médecine à la Faculté de Bordeaux : le docteur Georges Fieux (1868-1917), le professeur Pierre Mauriac (1882 - 1963), doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Mauriac les a certainement interrogés pour rendre véridiques les descriptions médicales et thérapeutiques. Cependant, ni l'un ni l'autre n'étaient pneumologues et aucune des publications de Pierre Mauriac ne porte sur la tuberculose.

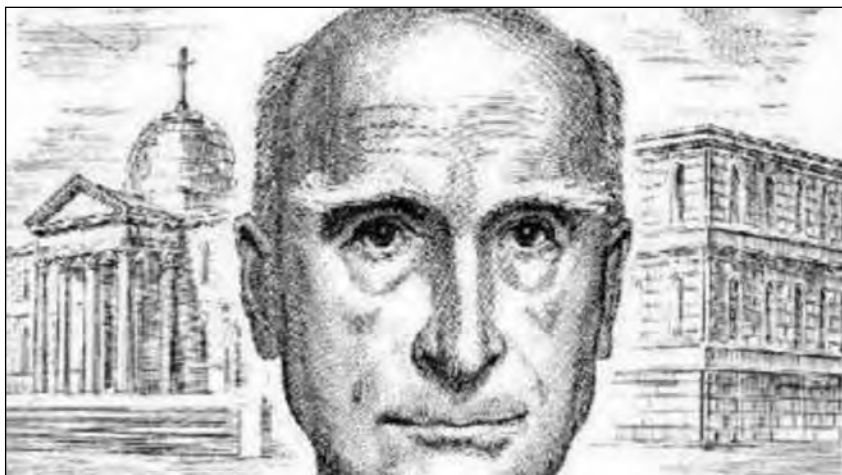


Fig. 4 : Le professeur Pierre Mauriac, frère de l'écrivain.

Contrairement à Mauriac, Pierre Benoit ne comptait pas de médecins dans son entourage proche mais ses descriptions médicales s'apparentent à celles de Mauriac : il est licite de penser qu'il s'est documenté sur le sujet. Dans les deux œuvres, le dernier recours, face à la progression de la maladie, est la consultation, à domicile, de mandarins bordelais destinés à donner un avis spécialisé. Dans les romans de François Mauriac et de Pierre Benoit, cette consultation de la dernière chance se révèle dramatiquement inutile.

Le mode de contamination et les facteurs de risque permettent d'accentuer le caractère dramatique de la situation. Ainsi, dans son premier roman, *Le Baiser au Lépreux* (1922), Mauriac évoque la contamination volontaire de Jean Peloueyre, amoureux déçu, par un ami tuberculeux qu'il visite, non pas seulement par charité mais pour être contaminé. Dans *Le Nœud de Vipères* (1932), Mauriac s'inspire de son vécu de jeunesse pour décrire la suspicion de tuberculose qui plane au-dessus du jeune héros adolescent. Le premier signe clinique alarmant est la présence de sang dans les crachats, une hémoptysie, terme médical utilisé à bon escient par Mauriac : "Au lendemain de cette hémoptysie qui transforma mon destin, de lugubres mois s'écoulèrent dans ce chalet d'Arcachon où la ruine de ma santé consommait le naufrage de mes ambitions universitaires. Ma pauvre mère m'irritait parce que, pour elle, cela ne comptait pas et qu'il me semblait qu'elle se souciait peu de mon avenir. Chaque jour, elle vivait dans l'attente de l'heure du

thermomètre. De ma pesée hebdomadaire, dépendait toute sa douleur ou toute sa joie. Moi qui devais tant souffrir plus tard d'être malade sans que la maladie n'intéressât personne, je reconnais que j'ai été justement puni de ma dureté, de mon implacabilité de garçon trop aimé" (10).

Les premiers signes - toux, irrégularités thermiques avec sueurs - sont décrits d'une manière similaire par Mauriac et Benoit. Dans *Mademoiselle de la Ferté*, les signes inauguraux de la maladie tuberculeuse - toux, bronchite, fièvre - sont déjà évoqués dans les premiers chapitres de l'œuvre, alors que l'héroïne séjourne en Angleterre. "Madame de Saint-Selve, c'était indéniable allait vers une maladie..., une curieuse toux s'était montrée. Puis ça a été une bronchite négligée. Les premiers symptômes d'un terrible mal, au lieu de la modérer, n'avaient fait que stimuler chez Gwen la fièvre qui la poussait vers des expériences sensuelles..." (4). Dans *Le Baiser au lépreux*, Mauriac décrit des épisodes de toux, sueurs et irrégularités thermiques : "Une nuit, Noémi l'entendit tousser", "il était trempé de sueurs", "le lendemain matin, il n'avait pas de fièvre : sa température était même trop basse"... "Cette toux dont le bruit l'avait éveillé la nuit précédente, de nouveau Noémi, l'entendit, mais cette fois répercutée à l'infini des voûtes" (6). Dans *Le Baiser au lépreux*, comme dans *Mademoiselle de la Ferté*, les deux écrivains décrivent la maladie tuberculeuse évolutive : épisodes de toux et d'étouffement. La seule alternative est d'ouvrir tout grand les fenêtres afin de faire rentrer l'air : "Quand il étouffait, on poussait sous la véranda le lit de fer..." (6)... "Une crise de toux la précipita dans ses oreillers. Et puis, elle se reprit à étouffer. De l'air, supplia-t-elle" (4).

Ainsi, dans l'œuvre des deux écrivains, le seul recours est de faire déplacer de Bordeaux un médecin pneumologue afin qu'il donne un avis spécialisé, consultation de la dernière chance qui se solde par un échec : "C'était si étrange d'obliger un médecin à faire six kilomètres en carriole le soir pour ausculter un affaibli..." (6). Dans *Mademoiselle de la Ferté*, un éminent médecin bordelais, le professeur Bordenave, fait les deux derniers kilomètres à pied pour donner une consultation à la malade. La consultation, chèrement rémunérée, ne conduit qu'à un aveu d'incapacité face à la progression du mal doublé d'un profond mécontentement d'avoir fait un tel déplacement. Dans *L'Oiseau des ruines*, le médecin local, du bourg d'Aureilhan, avoue son impuissance face à la tuberculose de l'héroïne, Mademoiselle de Born. Comme dans *Mademoiselle de la Ferté*, dix ans auparavant, l'avis d'un professeur de médecine bordelais spécialisé est requis. Pierre Benoit utilise alors une figure pratiquée par d'autres écrivains, comme Honoré de Balzac dans *La Comédie humaine* : celle des personnages récurrents appelé encore retours hybrides. Dans *L'Oiseau des îles*, il est, à nouveau, fait appel au professeur Bordenave, "professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux (...) qui jouissait, dans tout le Sud-Ouest, d'une réputation considérable" et qui était "vraiment un grand médecin, un très grand médecin" (6). D'une façon amusante, par la bouche même du professeur Bordenave, Pierre Benoit fait mémoire de Galswinthe de Saint-Selve, l'une des deux héroïnes de *Mademoiselle de la Ferté*, afin d'évoquer l'avis défavorable de ce médecin par rapport au séjour de tuberculeux dans les marécages landais : "Eh bien, mon cher, C'est toujours la même chose ! Voulez-vous m'expliquer la rage qu'ont les tuberculeux à venir s'installer pour leurs derniers jours, auprès des eaux mortes ? C'est à croire que ni eux, ni leurs parents, ni leurs amis, n'ont l'ombre de l'ombre de l'imagination. Combien de cas analogues ai-je vus depuis que j'exerce dans ce pays ! Tenez, il y a une dizaine d'années, aux environs de Dax, dans un paysage aussi moisi et réjouissant que celui-ci, une toute jeune femme, belle comme le jour et créole par-dessus le marché !..."

Et avec cela, la manie de vous appeler alors qu'il n'y a plus rien à faire. Pourquoi ne pas se contenter, quand on est là, du médecin de l'état civil, je vous prie ?" (6).

Contrairement au professeur Arnoz, Bordenave est un personnage de fiction. Comme dans *Mademoiselle de la Ferté*, la famille de la malade doit organiser le déplacement du célèbre médecin, toujours réticent à aller au fin fond des Landes mais exigeant au niveau de ses honoraires. Dans *Thérèse Desqueyroux*, Madame de la Trave, belle-mère de Thérèse, "songeait à faire venir un grand médecin consultant, mais ne voulait pas froisser le docteur, ce vieil ami (...). Vers la mi-août, après une crise plus alarmante, Pédemay, de lui-même, souhaite l'avis d'un de ses confrères" (7).

Les traitements de la tuberculose, autrement dit les remèdes, relèvent encore de la médecine primitive : cures climatiques au milieu des pins, toniques (iode, créosote), calmants (bromure, morphine). Malheureusement, les traitements ne sont que palliatifs et, dans tous les cas, l'évolution de la tuberculose est fatale, contre toute attente. Une mise au point sur les traitements de la tuberculose pulmonaire résultant de ses enseignements universitaires a été faite en 1911 par le docteur Louis Rénon, professeur agrégé à l'hôpital Necker, membre de la société d'étude sur la tuberculose. Selon Rénon, les alternatives thérapeutiques pour soigner un tuberculeux au début du XX^{ème} siècle étaient soit les traitements hygiéniques par la cure d'air, l'héliothérapie, le repos et l'alimentation adaptée, soit les traitements chimiques et chirurgicaux : médicaments toniques, sérums, tuberculines et, dans le pire des cas, le pneumothorax artificiel. Les notables et les médecins du Sud-Ouest ont utilisé les vertus thérapeutiques des pins pour encourager l'accueil des patients, à un moment où l'ouverture des préventoriums et des sanatoriums était l'une des ressources thérapeutiques de la maladie de Koch : la trithérapie antituberculeuse ne s'est développée qu'au milieu du vingtième siècle. Parmi les sanatoriums du Sud-Ouest, citons ceux de Pessac, dans la Gironde, de Trespoÿ, à Pau, de Beaulieu, à Cambo, dans les Basses-Pyrénées.

Les cures climatiques sont les motifs qui attirent les héros des deux romanciers dans les Landes. À ce titre, le docteur Louis Rénon fait l'apologie des cures forestières, notamment dans le massif forestier de cent mille hectares de la Gironde et des Landes. Cette thérapie a été étudiée au début du vingtième siècle par le docteur Fernand Lalesque (1853-1937), médecin biologiste issu d'une lignée d'officiers de santé et de médecins landais, fondateur des cures climatiques arcachonnaises. Thésé en 1881, établi à Arcachon dès 1882, il développa le concept de climatothérapie pour soigner les tuberculeux. Le climat maritime d'Arcachon, atténué par les pins et la faible variabilité des températures servait son projet qui aboutit à l'ouverture de la clinique Lalesque. Son fils poursuivra son œuvre en préconisant des cures en barque : Mauriac choisit cette thérapie pour Jean Azévédo dans *Thérèse Desqueyroux*. Fernand Lalesque en a présenté les bénéfices lors du troisième congrès international de physiothérapie à Paris, en mars 1910.

Le docteur Rénon expose ainsi la théorie de Lalesque : "Les cures forestières, dans la tuberculose pulmonaire, ont été étudiées d'une façon remarquable par M. Lalesque, qui a pu énoncer des idées scientifiques précises sur leur action. La forêt modifie les caractères physiques, bactériologiques et chimiques du climat régional. D'une façon générale, en diminuant l'intensité des grands froids et des chaleurs extrêmes, les massifs forestiers régularisent les climats ; ils modifient l'état hygrométrique de l'air selon les essences qui les composent ; le pin amoindrit cet état hygrométrique et diminue l'humidité du sol. La forêt protège contre le vent ; elle a un rôle purificateur ; elle possède une grande richesse en ozone ; quand elle se compose de conifères, son atmosphère se charge de vapeurs téré-

benthinées. Grâce à ces propriétés, les bois de conifères préservent contre les grandes variations de température, exercent une action sédative par leur humidité et leur abondance d'ozone, sont aseptiques par leur pureté atmosphérique, antiseptiques et toniques par leurs vapeurs térébenthinées” (1). Ces caractéristiques physico-chimiques expliquent, selon le docteur Lalesque, l'efficacité des cures de pins dans la forme éréthique de la tuberculose pulmonaire : “Le terrain éréthique fournit l'indication la plus précise de cette cure forestière : que cet éréthisme se traduise par des poussées bronchitiques, congestives ou par des phénomènes d'ordre général (fièvre, tachycardie, insomnie, etc.). C'est par son action particulièrement apaisante, sédative, que l'atmosphère forestière vaut dans ces cas... Aussi la cure forestière du littoral atlantique est-elle une contre-indication pour tout bacillaire de tempérament mou, lymphatique, les torpides” (2).



Fig. 5 : *Le Docteur Louis Rénon.*

Ces forêts de pins constituent le remède préconisé par les médecins traitant les héros tuberculeux des romans de Mauriac et Benoit, ce qui conduit ces derniers à prendre résidence dans les Landes. Ainsi en est-il de Galswinthe, l'une des deux héroïnes de *Mademoiselle de la Ferté*, qui vient se soigner dans sa maison de Saint-Paul-lès-Dax : “Au début de 1887, l'état de Galswinthe étant devenu soudain assez inquiétant, elle consulta le premier spécialiste anglais des maladies de poitrine. Celui-ci lui prescrivit un changement de climat immédiat. La mer et la forêt, d'après lui, étaient à la fois nécessaires. Il prononça le nom d'Arcachon. Brusquement, Galswinthe se souvint que, depuis un an, elle était propriétaire de la Pelouse” (4). Dans *L'Île verte*, Pierre Benoit fait mourir de tuberculose l'un de ses personnages, Isabelle, à l'issue d'un séjour palliatif dans une maison de santé d'Arcachon : “Le départ d'Isabelle pour Arcachon ne put avoir lieu qu'un mois plus tard au début d'avril (...) On n'avertit Isabelle qu'au dernier moment lorsque les deux infirmières venues de la maison de santé d'Arcachon pour la chercher furent arrivées à l'île verte” (5). En plus de préconiser l'air de la forêt landaise, certains des médecins de Mauriac vont jusqu'à introduire les pins dans la chambre même du patient. Ainsi agit le docteur Pieucho - patronyme emprunté au nom d'un lieu-dit près de Saint-Symphorien - pour son fils tuberculeux dans *Le Baiser au lépreux* : “Le docteur Pieuchon professait que contre la tuberculose, rien ne vaut la forêt landaise. Il tapissa même de jeunes pins la chambre du malade comme pour une Fête-Dieu et entourait le lit de pots débordant de résine” (6).

La créosote

Selon le docteur Rénon, la créosote, huile extraite des goudrons de bois ou de charbon, était le remède spécifique de la tuberculose, prescrit dans tous les cas. Administrée

trop systématiquement, elle pouvait transformer une tuberculose normale en tuberculose éréthique, donnant parfois un coup de fouet marqué à la maladie, déterminant des hémoptysies. Elle était davantage indiquée dans les formes torpides et dans les formes suppuratives. La prescription de créosote apparaît à plusieurs reprises dans le roman de Pierre Benoit, interrompue à certains moments, soit en raison d'une nette amélioration de l'état de la malade, soit à cause d'effets indésirables digestifs nécessitant le recours à une forme injectable mal tolérée : "J'écris sur mon ordonnance : huile de foie de morue créosotée, 40 g/l" (4). "Ce que Mademoiselle de la Ferté avait prévu se produisait : Galswinthe ne pouvait plus supporter la créosote ; chaque nouvelle dose engendrait des nausées, un refroidissement général des membres, des troubles de la digestion. Le Docteur Barradères dut se rendre à l'évidence, et recourir aux injections sous-cutanées. Pendant les dix premiers jours, tout alla bien. Puis, deux injections d'huile créosotée, faites trop superficiellement, entraînèrent des escarres, peu importantes, mais douloureuses" (4). "Il était certain que Galswinthe allait mieux. L'odeur sinistre de la créosote avait à peu près disparu de sa chambre. Le docteur Barradères, à partir de juin, ne vint qu'une fois par semaine à la Pelouse" (4).

Dans une tirade d'une dizaine de lignes, le médecin de Madame de Saint-Selve résume les différents conditionnements de la créosote en cas de mauvaise tolérance d'une des formes : "Si pourtant l'huile de foie de morue créosotée entraînait de l'anorexie et des troubles digestifs sérieux, nous emploierions des capsules de Sommerbrodt, où l'huile de foie de morue est remplacée par de l'huile d'olive, ou encore par du baume de Tolu. C'est une question d'appréciation. Si la répulsion de la malade pour ce dernier médicament restait la même, je serais contraint d'en arriver à l'injection par piqûres sous-cutanées. Mais je préfère n'avoir recours qu'en dernier lieu à ce procédé, en raison des accidents toujours regrettables - abcès, escarres, embolies huileuses - que les piqûres sont susceptibles de provoquer. Enfin, heureusement, nous n'en sommes pas là" (4). En raison d'une amélioration de Madame de Saint-Selve, la créosote est arrêtée mais le bromure, destiné à calmer l'excitation de la malade, est maintenu : "Elle se prit à aller mieux. L'odeur de l'horrible créosote disparut pour un temps de la maison. Il maintint donc le bromure" (4). Dans les formes éréthiques de la maladie, le médecin de Madame de Saint-Selve déconseille les lectures qui pourraient l'exciter. Fatalement, en raison d'une recrudescence du mal, la créosote est réintroduite mais mal tolérée : nausées, refroidissement général des membres, troubles de la digestion. Le médecin doit alors avoir recours aux injections sous-cutanées d'huile créosotée. Trop superficielles, elles entraîneront malheureusement des escarres douloureux. L'iode et l'arsenic sont des alternatives thérapeutiques : "À bout de science, il fit appeler son jeune confrère, bien qu'il fût dès lors avéré que Jean Peloueyre ne tolérerait plus l'iode à dose massive" (6).

Les autres pathologies

La pathologie cardiaque

Dans deux de ses romans landais, les héros de Mauriac souffrent d'une pathologie cardiaque : Louis, le narrateur du *Nœud de Vipères* et Bernard, l'époux de Thérèse Desqueyroux. Dans *Le Nœud de Vipères* (1932), Louis est un cardiaque qui souffre régulièrement de crises d'angine de poitrine ou d'épisodes d'œdème aigu du poumon, particulièrement bien décrits par Mauriac, comme si lui-même en avait fait l'expérience, mais sans nous en livrer le diagnostic. Ces crises se manifestent principalement par un étouffement : "Je reprends ce cahier après une crise qui m'a tenu près d'un mois sous votre

coupe. Dès que la maladie me désarme, le cercle de famille se resserre autour du lit” (10)... “Cette nuit, entre le 13 et le 14 juillet, j’eus à peine la force de me déshabiller et de m’étendre sur mon lit. Un poids énorme m’étouffait ; et, en dépit de ces étouffements, je ne mourais pas” (10)... “Cette nuit, une suffocation m’a réveillé. J’ai dû me lever, me traîner jusqu’à mon fauteuil ...” (10).

Ces crises sont réversibles après administration de médicaments dont le nom n’est pas précisé par Mauriac : “À peine pouvais-je étendre le bras pour prendre les pilules qui, d’habitude, me soulagent” (10)... “Un docteur du quartier me fit une piqûre : je retrouvai le souffle. Il m’ordonna l’immobilité absolue. L’excès de la douleur nous rend plus soumis qu’un petit enfant, je n’aurai eu garde de bouger” (10). Dans *Thérèse Desqueyroux*, Mauriac affecte à son héros, Bernard, une pathologie cardiaque dont on ignore la part d’origine organique et celle du psychisme : “À la question de Thérèse, “Et ton cœur ?”, Il répondait : “ne me parle pas de mon cœur. Il suffit que tu m’en parles pour que je le sente de nouveau. Évidemment, ça prouve que c’est nerveux... Tu crois aussi que c’est nerveux ?” (7). Le patient souffre d’une fatigue croissante le conduisant à limiter ses sorties et, parfois, à garder le lit. Le médecin consulté, venu à domicile, lui prescrit un médicament cardiotonique, la liqueur de Fowler, administrée en gouttes.

L’intoxication médicamenteuse

Dans *Thérèse Desqueyroux*, le doublement de la dose de cardiotonique par Bernard, par inadvertance, alors qu’il est préoccupé par ses pins, est à l’origine du processus d’intoxication par sa femme Thérèse. Il est fait référence aux ordonnances à plusieurs reprises, car l’une d’entre elles aurait été trafiquée par quelqu’un. Cette ordonnance est une pièce à convictions qui sera examinée lors du procès de Thérèse Desqueyroux. Les signes d’intoxication à l’arsénite de potassium sont parfaitement décrits par Mauriac : pouls irréguliers, troubles de la conscience, vomissements verdâtres. Comme pour ses héros tuberculeux, Mauriac fait venir chez les Desqueyroux un médecin chargé d’établir un diagnostic qu’il portera sans erreur et sans état d’âme, en évoquant la suspicion d’une intoxication médico-légale, mais sans désigner un responsable : “Pauvre docteur ! Il s’étonnait de ce liquide verdâtre que vomissait Bernard ; il n’aurait jamais cru qu’un tel désaccord pût exister entre le pouls d’un malade et sa température ; il avait maintes fois constaté dans la paratyphoïde un pouls calme en dépit d’une forte fièvre ; - mais que pouvaient signifier ces pulsations précipitées et cette température en-dessous de la normale ? Grippe infectieuse, sans doute : la grippe, cela dit tout” (7). Les escalades de doses destinées à contrebalancer l’échappement thérapeutique peuvent conduire à des surdosages, volontaires ou involontaires. Ainsi, dans *Thérèse Desqueyroux*, l’administration, pour une symptomatologie cardiaque, de la liqueur de Fowler à doses croissantes, conduit à l’intoxication du mari de l’héroïne et à l’affaire judiciaire, nœud de l’intrigue. Les forêts de pins occupent la toile de fond du roman : c’est en raison de sa préoccupation pour ses propriétés de pins que Bernard Desqueyroux va se tromper de dosage au niveau de ses gouttes : “Le parfum de la résine brûlée imprégnait ce jour torride et le soleil était comme sali. Thérèse revoit Bernard, la tête tournée, écoutant le rapport de Balion, tandis que sa forte main velue s’oublie au-dessus du verre et que les gouttes de Fowler tombent dans l’eau (...). Il demanda : “Est-ce que j’ai pris mes gouttes ?” et sans attendre la réponse, de nouveau, il en fait tomber dans son verre. Elle s’est tue par paresse, sans doute par fatigue” (7).

La fièvre puerpérale

Les infections représentent la principale cause de décès en péri-partum. Ainsi, ce sont jusqu'à vingt pour cent des accouchées qui décèdent durant les grandes épidémies de fièvre puerpérale en 1860 à la Maternité de Paris. La lutte contre la fièvre puerpérale représente la plus grande victoire contre la mortalité maternelle de cette période, grâce à la participation des sages-femmes dans la prophylaxie de l'infection. Selon Pierre Budin, accoucheur parisien de la fin du XIX^{ème} siècle, ancien élève de Tarnier, la sage-femme doit savoir reconnaître les signes de l'infection puerpérale : hyperthermie supérieure à 38° Celsius, frissons, douleurs abdominales, lochies fétides, tachycardie. En l'absence de soins efficaces, l'infection peut provoquer une péritonite et la mort par septicémie : tel est le triste sort de Mathilde, héroïne de *Génitrix* qui se consume de fièvre comme un pin ravagé par un incendie. Les décharges bactériémiques présentées par Mathilde sont parfaitement décrites par Mauriac au moyen d'images sylvestres : "Pas une plainte, ni un gémissement mais un étrange bruit, comme étouffé, de castagnettes. Les dents claquent, claquent et une plainte enfin monte..." (8)... "Mathilde ne doute plus maintenant : la tempête mortelle la tord de nouveau, la secoue, la pénètre, s'acharne à cet arrachement d'un jeune arbre vivace. Elle se souvient que petite fille fiévreuse, cela l'amusait de claquer des dents. Maintenant, elle peut s'en donner à cœur joie. Comme le lit tremble ! Il ne tremblait pas si fort la première fois. Du fond de ce cyclone, elle avait étrangement conscience de la paix nocturne autour de son corps possédé. Elle entendait dans un monde endormi et inaccessible un remuement d'oiseaux que la lune éveille. La faiblesse du vent émouvait à peine les plus hautes cimes. Seule ! Seule ! (...) Elle entrait maintenant dans la fournaise d'une fièvre atroce et brûlait toute entière comme un jeune pin. Elle voyait, sur une plage aride et dévorée par un ciel de feu, une pourriture que la vague inondait d'écume puis délaissait pour la recouvrir encore, et bien que ce visage fût détruit affreusement, elle savait que c'était celui de Jean, son frère" (8).

La fièvre typhoïde

Dans *Le Nœud de Vipères*, Mauriac décrit avec émotion la fièvre typhoïde dont est décédée la fillette du narrateur, héros de cette œuvre. Il évoque à nouveau les épisodes de délire consécutifs à la fièvre : "Cet été implacable ! Le délire de cet été, la férocité des cigales... Nous ne pouvions arriver à nous procurer de la glace. J'essayais, pendant des après-midi sans fin, sa petite figure suante qui attirait les mouches" (10). Une consultation à domicile du célèbre et réel docteur Louis-Xavier Arnozan, professeur de thérapeutique et de clinique médicale de la faculté de médecine de Bordeaux, membre de l'Académie de médecine, avait été envisagée mais elle n'a pas eu lieu, les parents n'étant pas d'accord : "Je sais ce dont tu m'as accusé. Tu as osé me déclarer en face que je n'avais pas voulu de consultation. Sans aucun doute, si nous avions fait venir le professeur Arnozan, il aurait reconnu un état typhique dans cette prétendue grippe. Mais rappelle tes souvenirs. Une seule fois, tu m'as dit : "Si nous appelions Arnozan ? Je t'ai répondu : "Le docteur Aubrou assure qu'il soigne plus de vingt cas de la même grippe dans le village...". Tu n'as pas insisté. Tu prétends m'avoir supplié, le lendemain encore, de téléphoner à Arnozan. Je m'en souviendrais si tu l'avais fait" (10).

À défaut d'être venu pour la petite Marie, le même Arnozan va finalement venir en consultation pour son père, le narrateur, Louis, qui est tombé malade l'année suivant la mort de sa fillette et pour lequel sa femme craint une tuberculose. Non pas tant qu'elle tienne à faire soigner son mari mais elle veut couper court à des rumeurs de tuberculose autour de la mort de sa fillette et qui pourraient porter préjudice à ses autres enfants :

“Dîtes bien à tout le monde, Docteur, que Marie est morte de fièvre typhoïde. À cause de mes deux frères, on fait courir le bruit que c’est la phthisie qui l’a emportée. Les gens sont méchants. Ils n’en veulent pas démordre. Je tremble que cela porte le plus grand tort à mes enfants” (10).

La mort

Les héros de Mauriac et Benoit meurent à petit feu, dans une lente agonie, souvent décrite avec un réalisme suggérant une analyse minutieuse de la maladie par le romancier. Curieusement, la mort de ces personnages-clé ne scelle pas la fin de l’histoire : elle donne l’occasion au romancier de poursuivre l’intrigue en ciblant le travail de deuil du héros restant et la transformation de sa personnalité.



Fig. 6 : *Le Professeur Xavier Arnoz.*

Pierre Benoit et Mauriac appréhendent la mort de leurs héros soit avec réalisme, soit par suggestion. Ainsi, dans *Mademoiselle de la Ferté*, la mort de l’héroïne est annoncée, sans directement en prononcer le mot. Elle résulte du constat de l’arrêt de la respiration par celle qui veille la malade : “Les yeux de Madame de Saint-Selve étaient fixés sur elle. Anne voyait, sous le halètement de la poitrine, le drap qui s’élevait et descendait. Comme deux heures venaient de sonner, Anne constata que les yeux la regardaient toujours, mais que le drap ne remuait plus” (4).

Dans *Le Nœud de vipères*, la mort subite de Louis, le narrateur, n’est pas nommée mais seulement suggérée par la dernière phrase de son journal interrompue alors qu’il écrivait le mot spirituel “adoré” ou “adorable” pour exprimer la conversion de son cœur. Le lecteur devine qu’il est mort le stylo en main, ce que confirment les échanges de courriers entre ses enfants : “Ce qui m’étouffe, ce soir, en même temps que j’écris ces lignes, ce qui fait mal à mon cœur comme s’il allait se rompre, cet amour dont je connais enfin le nom adoré...” (13). Au contraire, dans *Génitrix*, la mort de Mathilde est longuement décrite avec poésie à l’aide d’images empruntées à la nature.

Conclusion

Le caractère dramatique de pathologies incurables du premier quart du XIXème siècle, comme la tuberculose, et le développement de cures thérapeutiques, préventives ou curatives, dans le Sud-Ouest de la France, ont inspiré deux grands romanciers landais contemporains, François Mauriac et Pierre Benoit. En situant avec talent l’intrigue de certains de leurs romans phares dans cette région, et en l’étayant de données médicales, ils ont su allier les vertus prétendument thérapeutiques des pins à l’atmosphère envrante de cette lande monotone et à la tragédie humaine, résultant à la fois du caractère incurable de la maladie et des relations passionnelles entre leurs héros. C’est le méticuleux dosage de ces différentes composantes qui a engendré des œuvres à succès, plébiscitées par une audience internationale et récompensées par des prix littéraires prestigieux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) RENON L. - Le Traitement scientifique pratique de la tuberculose pulmonaire, conférences faites à l'hôpital Necker, 1911.
- (2) LALESQUE F. - Les cures forestières, troisième Congrès international de physiothérapie, Paris, mars-avril, 1910.
- (3) LYONNAIS E. - Le rôle de la sage-femme dans la prise en charge des causes de mortalité maternelle entre 1870 et 1914, HAL Id : dumas-00624754, <http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00624754>.

Œuvres de Pierre Benoit citées :

- (4) *Mademoiselle de la Ferté*, 1923.
- (5) *Mes héroïnes*, Œuvres complètes illustrées, 1966-1970.

Œuvres de François Mauriac citées :

- (6) *Le Baiser au lépreux*, 1922.
- (7) *Thérèse Desqueyroux*, 1927.
- (8) *Génitrix*, 1923.
- (9) *Destins*, 1928.
- (10) *Le Nœud de vipères*, 1932.

RÉSUMÉ

Deux romanciers contemporains du XXème siècle originaires des Landes, François Mauriac (1885-1970) et Pierre Benoit (1886-1962), ont eu à cœur de situer l'action d'une partie de leurs romans dans cette région. Au-delà du silence et de la chaleur torride de « ce désert de sable peuplé de pins », ils ont fait vivre, souffrir et mourir leurs héros atteints de maladies prises en charge par les moyens thérapeutiques de l'époque, avec le risque d'erreurs médicamenteuses, volontaires ou non : tuberculose, insuffisance cardiaque, angine de poitrine, fièvres typhoïde et puerpérale et autres pathologies.

SUMMARY

Two modern novelists of the 20th century native from the Landes, François Mauriac (1885-1970) and Pierre Benoit (1886-1962), were eager to locate a part of their novels in the French South-West. Beyond the silence and the torrid warmth of this "sand desert populated by pine trees", each of them make live, suffer and die their sick heroes from diseases treated with therapies of that time with the risk of voluntary or not drug misuse : tuberculosis, cardiac insufficiency, angina pectoris, puerperal and typhoid fevers and other diseases.